Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 15 (1907)

Heft: 60

Artikel: Erreurs et aveux de Vladimir Soloviev

Autor: E.M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403690

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ERREURS ET AVEUX
DE VLADIMIR SOLOVIEV.

C'est le propre du pseudo-mystique d'émettre entre deux vérités, quelquefois très élevées, une erreur qui non seulement les paralyse, mais les gâte entièrement, et qui le conduit lui-même logiquement à l'abîme. Soloviev était essentiellement un pseudo-mystique. D'une part, on trouve dans ses écrits des idées originales qui dénotent parfois une certaine force de conception, ou plutôt une certaine aptitude aux expressions abstraites et abstruses. Mais, d'autre part, à côté de ces mêmes pensées, il en est d'autres qui trahissent une complète ignorance des notions les plus élémentaires de la philosophie et de l'histoire, des règles les plus essentielles de la critique et de l'exégèse, et même un véritable déséquilibrement des facultés mentales; d'où un mélange de conservatisme chrétien et d'anarchie à la fois religieuse et ecclésiastique, qui est bien la marque principale de ces sortes d'esprits.

Guettée a déjà réfuté cet écrivain en 1889 et 1890 [1]). Si je parle de lui aujourd'hui et dans cette *Revue,* ce n'est nullement à cause du bruit que le parti ultramontain a essayé de faire, dans quelques salons parisiens, autour de son volume sur *La Russie et l'Eglise universelle* [2]), mais à cause de l'utilité qu'il y a à signaler ses erreurs et à mettre en relief ses aveux. Ses erreurs sont précisément celles auxquelles conduit le manque de méthode en théologie, notamment cet ultramontanisme mystique auquel certaines intelligences slaves ne sont pas moins ouvertes que les intelligences latines, et qui pourrait produire en Russie et dans tout l'Orient des effets peut-être plus désastreux encore que ceux qu'il a produits en Occident. Le parti

[1]) Voir les dix articles publiés dans l'*Union chrétienne,* de décembre 1889 à novembre 1890.

[2]) Paris, Savine, 2e édition, 1889, in-16.

prétendu orthodoxe romanisant qui nous combat et que nous combattons, pourra apprendre dans ce volume comment on devient ultramontain, non seulement en interprétant mal les textes de l'Ecriture et des Pères, mais encore et surtout par la simple disposition au matérialisme religieux, matérialisme qui s'associe très bien, de fait, avec le pseudo-mysticisme en question. Quant aux aveux, ils ne seront pas moins utiles aux personnes de bonne foi, qui acceptent la vérité par quelque canal qu'elle leur parvienne.

Soloviev a voulu démontrer à ses compatriotes russes et en général aux orthodoxes orientaux qu'ils n'ont pas la véritable orthodoxie; que celle-ci ne se trouve qu'avec l'apôtre Pierre, c'est-à-dire avec la papauté romaine infaillible. C'est une thèse qui fait sourire, à cause des erreurs colossales qui lui servent de fondement; mais ce qui est intéressant dans ce livre, c'est, d'une part, la façon très ingénieuse ou très naïve dont il essaie de justifier sa foi, et, d'autre part, les aveux qui lui échappent, ou les vérités qu'il proclame, chemin faisant, aveux et vérités qu'il est utile de recueillir, je le répète, la vérité étant toujours bonne à entendre, même de la part d'un adversaire ou d'un enfant: *ex ore infantium et lactentium* (Ps. VIII, 3).

I.

Voici, d'abord, ses erreurs. Il n'a pas une idée saine de l'Eglise; il la confond à peu près avec la hiérarchie. Dans l'ordre religieux, la hiérarchie est tout pour lui, comme dans l'ordre politique l'Etat est tout. Ses deux grands mots sont donc l'Eglise et l'Etat. Entre l'Etat et le peuple, il place encore «les classes». C'est sur ces notions confuses et mal définies qu'il bâtit son édifice. Ecoutons-le:

«L'Eglise universelle (dans le sens large du mot) se développe comme une triple union divino-humaine: il y a l'*union sacerdotale,* où l'élément divin, absolu et immuable domine *et forme l'Eglise proprement* dite — le Temple de Dieu; il y a l'*union royale,* où domine l'élément humain et qui forme l'Etat chrétien (l'Eglise *comme corps vivant de Dieu);* il y a enfin l'*union prophétique,* où le divin et l'humain doivent se pénétrer dans une conjonction libre et réciproque, en formant la société chrétienne parfaite (Eglise, *comme épouse de Dieu)*»[1]).

[1]) P. XVI.

Ainsi l'Eglise est à la fois le temple de Dieu, le corps vivant de Dieu et l'épouse de Dieu; comme temple de Dieu, elle est hiérarchie ou union sacerdotale; comme corps vivant de Dieu, elle est l'Etat chrétien, et comme épouse de Dieu, elle est la société chrétienne parfaite! Quelles utopies! et pas une n'est prouvée! Pures assertions, qui sont, sous la plume de l'auteur, des points de départ, des axiomes, des truismes. A quoi n'aboutira-t-il pas avec cet enfantillage, qui dénote l'absence totale de toute discipline intellectuelle?

Voici encore, sur ces différents points, quelques-unes de ses assertions: «L'Eglise proprement dite, *représentée par l'ordre hiérarchique,* réunit l'humanité avec Dieu par la profession de la vraie foi et par la grâce des sacrements»[1]). On dirait que la vraie foi et la grâce des sacrements sont le monopole de *l'ordre hiérarchique!* — Et encore: «Tous sont un dans l'Eglise par l'unité de la hiérarchie, de la foi et des sacrements»[2]). Avant tout, l'unité de la hiérarchie, à la place du mot de St. Paul: Unus Christus, una fides, unum baptisma. — Selon Soloviev, l'Etat, pour soumettre l'humanité à la justice absolue, doit se justifier en se soumettant à l'Eglise, qui lui fournit la sanction morale et religieuse et la base réelle de son œuvre![3]) Il a déjà affirmé que l'union prophétique «suppose l'union *sacerdotale* et *royale*»; c'est sans doute l'union de l'Eglise et de l'Etat qu'il veut dire!

En s'appuyant sur de telles définitions, non seulement arbitraires, mais érronées, Soloviev ne pouvait aboutir qu'à une fausse critique théologique et à une fausse appréciation de l'histoire. Aussi son livre fourmille-t-il d'erreurs.

Avant tout, sa confusion de l'Eglise et de la hiérarchie et sa concentration de la hiérarchie dans le pontificat suprême devaient l'amener au papisme. Et effectivement, il y est tombé en plein. Il y est tombé non seulement par cet excès de hiérarchisme, mais encore, chose importante à relever, par la matérialisation du divin et par une fausse conception du culte des

---

[1]) P. XVII. A la page XXV, Soloviev dit que, «dans l'humanité chrétienne, le divin est représenté par l'Eglise *concentrée dans le pontificat suprême,* et l'humain par l'Etat». Nous n'acceptons nullement cette concentration de l'Eglise dans le pontificat, ni cette représentation de l'humain par l'Etat. L'Etat n'est pas plus la nation que la hiérarchie n'est l'Eglise.

[2]) P. XVIII.

[3]) P. XIX.

images et des reliques. A propos de ce qu'il appelle «l'hérésie iconoclaste», il s'est en effet exprimé ainsi: «La *réalisation matérielle du divin,* signifiée dans le domaine du culte par les saintes images et les reliques, est représentée dans le domaine social par une *institution.* Il y a dans l'Eglise chrétienne un point matériellement fixé, un centre d'action extérieur et visible, une image et un instrument du pouvoir divin. Le siège apostolique de Rome, *cette icône miraculeuse du christianisme universel,* était directement engagé dans la lutte iconoclaste, puisque toutes les hérésies aboutissaient à renier la réalité de l'incarnation divine, *dont la perpétuité dans l'ordre social et politique était représentée par Rome (!).* Et l'histoire nous montre en effet que toutes les hérésies *activement soutenues ou passivement acceptées par la majorité du clergé grec (!)* rencontraient un obstacle infranchissable dans l'Eglise romaine et venaient se briser contre ce roc évangélique (!). C'était surtout le cas pour l'hérésie iconoclaste, qui, en reniant toute forme extérieure du divin dans le monde, s'attaquait directement à la chaire de Pierre dans sa raison d'être comme centre objectif et réel de l'Eglise *visible.* Un combat décisif devait être livré par l'empire pseudo-chrétien de Byzance à la papauté orthodoxe, qui était non seulement la gardienne *infaillible* de la vérité chrétienne, mais encore *la première réalisation de cette vérité dans la vie collective du genre humain*»[1]).

Cette appréciation du rôle et de la raison d'être de la papauté romaine est extrêmement curieuse, en ce sens qu'elle montre toute l'ignorance, toute l'absence de critique exégétique, toute la naïveté puérile qui forment le fond de cette théologie. Nous ne saurions perdre notre temps à la réfuter ici; tous nos lecteurs connaissent cette réfutation. Ce qui nous intéresse, c'est la façon dont l'auteur fabrique son système; les papistes occidentaux n'ont pas atteint, que je sache, une ignorance aussi candide. C'est elle qui a encore inspiré à Soloviev cette opinion sur le pape Honorius: «Humiliés et irrités par la longue liste d'hérétiques et d'hérésiarques qui avaient souillé la chaire de Constantinople et qui devaient être anathématisés par le concile (le sixième œcuménique), les évêques grecs *inventèrent,* à titre de revanche, l'hérésie du pape Honorius et imposèrent cette *fable* à la *bonhomie* des légats romains»[2]).

[1]) P. XXX. [2]) P. XLIII.

Continuons l'exposition des erreurs de l'auteur. Nous ne sommes, hélas! qu'au commencement.

Passons-lui ses sévérités envers l'Etat byzantin, qui n'a été, comme il dit, qu'un Etat chrétien «nominal» [1]), et qui a essayé, pour se justifier «d'altérer la pureté de l'idée chrétienne». Reconnaissons aussi avec lui que «ce compromis entre la vérité et l'erreur est l'essence propre de toutes les hérésies, qui, quelquefois inventées et toujours, sauf quelques exceptions individuelles, favorisées par le pouvoir impérial, affligèrent la chrétienté depuis le IVe jusqu'au IXe siècle» [2]). Mais là où il tombe lui-même à son tour dans l'erreur et où il altère la pureté de l'idée chrétienne, c'est lorsque, non content de condamner les personnalités coupables et la fausse théologie de certains théologiens de l'Eglise orientale, il condamne cette Eglise elle-même. Dans ce but, il essaie d'abord de détacher de son sein pour le rattacher au siège de Rome ce qu'il appelle «le parti de Saint Athanase le Grand, de Saint Jean Chrysostome, de Saint Flavien, de Saint Maxime le Confesseur, de Saint Théodore le Studite» [3]). Il est regrettable que l'auteur n'indique pas les documents qui lui permettent de transformer en papistes ces théologiens dont l'ecclésiologie antipapiste est cependant bien connue. Mais passons.

Soloviev décrit ainsi l'Eglise orthodoxe, qui, d'une part, admet l'orthodoxie des sept conciles œcuméniques et, d'autre part, rejette comme hétérodoxe la papauté romaine: «La *grande majorité* du haut clergé grec appartenait à *ce parti* que nous pouvons appeler demi-orthodoxe ou plutôt *orthodoxe-anticatholique*. Ces prêtres, soit par conviction théorique, soit par sentiment routinier, soit par attachement à la tradition commune, tenaient beaucoup au dogme orthodoxe. Ils n'avaient rien en principe contre l'unité de l'Eglise universelle, mais seulement à la condition que le centre de cette unité se trouvât chez eux; et puisque de fait ce centre se trouvait ailleurs, ils aimaient mieux être grecs que chrétiens et acceptaient une Eglise divisée plutôt que l'Eglise unifiée par un pouvoir à leurs yeux

---

[1]) P. XXIV.

[2]) P. XXV. On lira aussi avec intérêt les pages XXXI et XXXII, où l'auteur décrit le parti hérétique de la cour impériale, «triplement antichrétien dans ses idées religieuses, dans son sécularisme et dans son nationalisme».

[3]) P. XXXIII.

étranger et ennemi de leur nationalité. Comme chrétiens ils ne pouvaient pas être césaropapistes en principe, mais comme patriotes grecs avant tout, ils préféraient le césaropapisme byzantin à la papauté romaine. Leur grand malheur était que les autocrates grecs se signalaient pour la plupart comme hérétiques ou même comme hérésiarques; et ce qu'ils trouvaient encore plus insupportable, c'est que les rares moments où les empereurs prenaient l'orthodoxie sous leur protection étaient précisément les moments où l'Empire et la Papauté étaient en accord. Troubler cet accord, attacher les empereurs à l'orthodoxie tout en les détachant du catholicisme — ce fut là le but principal de la hiérarchie grecque. Dans ce but, elle était prête, malgré son orthodoxie sincère, à faire des sacrifices même en matière dogmatique.

«L'hérésie formelle et logique répugnait à ces pieux personnages, mais ils n'y regardaient pas de si près quand le divin Auguste voulait bien leur offrir le dogme orthodoxe un peu arrangé à sa façon. Ils aimaient mieux recevoir des mains d'un empereur grec une formule altérée ou inachevée que d'accepter la vérité pure et complète de la part d'un pape: l'*hénoticon* de Zénon remplaçait à leurs yeux avec avantage l'épître dogmatique de Saint Léon le Grand. Dans les six ou sept épisodes successifs que présente l'histoire des hérésies orientales, la ligne de conduite que suivait le parti pseudo-orthodoxe était toujours la même. Au commencement, quand l'hérésie triomphante s'imposait avec violence, ces hommes sages ayant une aversion prononcée du martyre se soumettaient, bien qu'à contre-cœur. Grâce à leur accession passive, les hérétiques pouvaient réunir des assemblées générales aussi ou même plus nombreuses que les vrais conciles œcuméniques. Mais après que le sang des confesseurs, la fidélité des couches populaires et l'autorité menaçante du pontife romain avaient forcé le pouvoir impérial à abandonner la cause de l'erreur, les hérétiques involontaires revenaient en masse à l'orthodoxie et, comme les ouvriers de la dernière heure, recevaient leur ample salaire. Les confesseurs héroïques survivaient rarement aux persécutions, et c'étaient les prudents qui jouissaient de la victoire de la vérité. Ils formaient la majorité dans les conciles orthodoxes comme ils l'avaient fait auparavant dans les conciliabules hérétiques. Et s'ils ne pouvaient pas refuser leur adhésion aux représentants

du pape leur envoyant une formule exacte et définitive du dogme orthodoxe, si même au premier moment ils exprimaient cette adhésion avec un enthousiasme plus ou moins sincère, le triomphe manifeste de la papauté les faisait vite revenir à leur sentiment dominant, la haine jalouse contre le siège apostolique. Alors tous les efforts d'une volonté tenace et toutes les inventions d'un esprit astucieux étaient employés pour contrebalancer le succès de la papauté, pour la priver de son influence légitime, pour lui opposer un pouvoir usurpé et factice. Le pape leur avait servi contre l'hérésie, mais celle-ci une fois vaincue ne pouvait-on pas se passer du pape? Le patriarche de la nouvelle Rome ne pourrait-il pas supplanter celui de l'ancienne? Ainsi à chaque triomphe de l'orthodoxie, qui était toujours le triomphe de la papauté, succédait invariablement à Byzance une réaction anticatholique entraînant même les orthodoxes de bonne foi mais peu clairvoyants.

«Cette réaction particulariste durait jusqu'à ce qu'une nouvelle hérésie plus ou moins impériale vînt troubler les consciences orthodoxes et leur rappeler l'utilité d'un magistère vraiment ecclésiastique» (p. XXXIII-XXXVI).

Soloviev ne craint pas de dire que «les deux pouvoirs» — c'est ainsi qu'il désigne l'Eglise et l'Etat grecs — étaient liés ensemble par une idée commune: *la négation du christianisme comme force sociale,* comme principe moteur du progrès historique; que les empereurs ont embrassé l'orthodoxie comme dogme abstrait, et que les hiérarques orthodoxes ont béni *in sæcula sæculorum* le «paganisme» de la vie publique. Il ajoute expressément: «Cette soi-disant orthodoxie byzantine n'était en vérité que *l'hérésie rentrée*... Cette contradiction profonde entre l'orthodoxie professée et *l'hérésie pratiquée* était un principe de mort pour l'empire byzantin. C'est là la vraie cause de sa ruine. Il était juste qu'il périt et il était encore juste qu'il périt par l'Islam. *L'Islam, c'est le byzantinisme conséquent et sincère,* délivré de toute contradiction intérieure. C'est une réaction franche et complète *de l'esprit oriental contre le christianisme*»[1]).

Enfin Soloviev avoue que «l'histoire a jugé et condamné le Bas-Empire; que non seulement il n'a pas su remplir sa

[1]) P. XLVIII. Suit une curieuse explication de l'islamisme.

mission, fonder l'Etat chrétien, mais qu'il s'est appliqué à faire avorter l'œuvre historique de J.-C.»[1]).

Ce n'est pas tout. Selon Soloviev, l'Eglise universelle telle que l'a décrite et expliquée le métropolitain Philarète, ne serait qu'«un être de raison», et cela, sous prétexte que cette Eglise *universelle* ne serait pas l'Eglise *romaine,* comme s'il n'y avait d'Eglise réelle et vivante que l'Eglise de Rome, et comme si l'on était mort par le seul fait qu'on est séparé de l'Eglise romaine. «Les parties sont réelles, dit-il, mais le tout n'est qu'une abstraction subjective. S'il n'en a pas toujours été ainsi, si l'Eglise dans sa totalité a été autrefois un corps vivant, le corps est aujourd'hui en proie à la mort et à la décomposition: ce n'est que l'existence des parties séparées qui se manifeste actuellement, tandis que leur unité substantielle a disparu dans les régions du monde invisible»[2]). Soloviev est en pleine contradiction avec lui-même: car si les parties d'un tout sont réelles, il est impossible que le tout ne soit qu'une abstraction, le tout n'étant autre chose que les parties elles-mêmes. Soloviev prétend que ces parties ne sont plus vivantes aujourd'hui, quoique réelles; mais il ne le prouve pas. Nous les voyons toutes très réelles et très vivantes, vivantes intellectuellement par leur enseignement, vivantes moralement par leurs œuvres, vivantes religieusement par leur foi et leur culte. Leur unité substantielle étant le Christ même, est toujours réelle. Le Christ, il est vrai, est «dans les régions du monde invisible»; mais nous savons que la réalité spirituelle est une réalité positive, quoique invisible, et que quiconque vit du Christ vit réellement, le Christ étant hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.

Simple remarque en passant: les orthodoxes qui nous combattent et qui nous reprochent, à nous aussi, de n'admettre une Eglise universelle qu'en théorie et non une Eglise universelle vivante, n'auraient-ils pas puisé cette *belle* théologie dans le romanisme de Soloviev?

Soloviev faussait la notion de l'infaillibilité comme il faussait celle de l'Eglise. «Elle est infaillible, disait-il, en ce sens qu'elle ne peut pas se tromper en déterminant à un moment donné *telle ou telle vérité religieuse et morale,* dont la connaissance

---

[1]) P. L. [2]) P. 32.

explicite lui est devenue nécessaire »[1]). C'est une erreur. L'Eglise est infaillible quand elle enseigne simplement ce que le Christ lui a dit d'enseigner, rien de plus. Elle n'a nullement pour mission de faire une seconde révélation qui complétât celle du Christ. Si le Christ a jugé à propos de ne pas nous révéler « telle ou telle vérité religieuse et morale », dont la connaissance explicite paraît nécessaire à notre curiosité, il a eu ses raisons; sans doute cette prétendue vérité n'est pas aussi nécessaire que nous le croyons. A nous de la chercher, et de la proclamer si nous la découvrons; mais on peut alors la proclamer *sans en faire un dogme,* et sans croire que l'Eglise est infaillible pour cette besogne. En reconnaissant à l'Eglise un tel droit, le dépôt du dogme chrétien serait vite accru dans des proportions formidables, et l'Evangile ne serait plus qu'un minime feuillet de la Dogmatique de l'Eglise. Cette théorie fantaisiste n'est que du pur ultramontanisme, inventé pour le plaisir des papes et de leurs crédules serviteurs, mais non pour les fidèles disciples du Christ et de l'Eglise. Soloviev prétend que, si l'Eglise n'était pas infaillible dans le cas qu'il suppose, « elle ne saurait guider l'humanité dans la vraie voie, elle serait alors un aveugle conduisant un aveugle ». Il se trompe. En se bornant à répéter les enseignements du Christ, l'Eglise ne sera jamais aveugle et elle guidera plus sûrement ainsi l'humanité dans la vraie voie qu'en lui enseignant les spéculations très humaines et très faillibles de ses théologiens.

Ce qu'il dit ensuite des Eglises nationales[2]), est une véritable divagation, comme si une Eglise, pour être unie à la nation et à l'Etat, cessait d'être une Eglise, cessait de faire partie de l'Eglise universelle, et comme si l'Etat, en la reconnaissant, faisait d'elle sa chose, lui imposait ses dogmes, etc.! On voit que Soloviev n'a aucune idée de ce qui se passe, par exemple, en Suisse, où nos Eglises nationales sont religieusement aussi libres que les Eglises dites *libres* ou *indépendantes.*

Toute la deuxième partie de son volume où il essaie de démontrer que le Christ a fondé une monarchie, sur la personne de Pierre, et que cette monarchie existe, de fait et de droit divin, à Rome, dans la personne de l'évêque de cette ville, n'est non plus que de la divagation, où les textes les

---

[1]) P. 38. — [2]) P. 72-73.

plus simples sont détournés de leur vrai sens, et où l'on ose même invoquer à l'appui de ces détournements le témoignage de St. Jean Chrysostome[1]) et celui de l'«éminent» juif Salvador[2])! Qu'on en juge par le passage suivant: «Si le nom vulgaire de Rome signifiait *force* en grec, et si un poète de l'Hellade décadente saluait les nouveaux maîtres en ce nom: *χαίρε μοι Ρώμα, Θυγάτηρ Ἄρηος* — les citoyens de la Ville Eternelle, en lisant son nom *selon la façon sémitique*, croyaient découvrir sa vraie signification: *Amor;* et l'antique légende renouvelée par Virgile rattachait le peuple romain et la dynastie de César en particulier à la mère de l'amour et par elle au Dieu suprême»[3]). *Roma = Amor:* donc le pape est, de droit divin, le chef infaillible et omnipotent de l'Eglise universelle! Ne dirait-on pas un musicien qui, se croyant un Rubinstein et voulant prouver qu'il l'est, exécuterait des variations à perte de vue sur l'air de «Au clair de la lune», et voudrait surtout faire croire que ses variations sont la seule interprétation admissible de l'air primitif?

Autre argument; l'omnipotence du pape romain démontrée par la transsubstantiation! «Quand il s'agit de rattacher au Christ l'être individuel de l'homme, la religion ne se contente pas de la Communion invisible et purement spirituelle, elle veut que l'homme communie avec son Dieu dans la totalité de son existence, *même par l'acte physiologique de la nourriture.* Dans cette communion mystique, mais *réelle,* la *matière* du sacrement n'est pas simplement détruite et anéantie, mais elle est *transsubstantiée,* c'est-à-dire que la *substance intérieure et invisible* du pain et du vin est exaltée dans la sphère de la *corporéité divinisée (!?)* du Christ et *absorbée par elle,* tandis que l'actualité phénoménale *ou l'apparence extérieure (!?)* de ces objets demeure sans aucun changement sensible pour pouvoir agir dans les conditions données de notre existence physique en la rattachant au *corps de Dieu. De même,* quand il s'agit de la vie collective et publique de l'humanité, *elle aussi doit être mystiquement transsubstantiée,* tout en gardant *les espèces ou les formes extérieures* de la société terrestre: ces *formes* elles-

---

[1]) P. 153. Prière de vouloir bien lire à ce sujet notre étude sur *l'Ecclésiologie de St. Jean Chrysostome;* Revue intern. de théologie, juillet 1903, p. 491-520.

[2]) P. 98 et 151.

[3]) P. 140.

mêmes ordonnées et consacrées d'une manière déterminée doivent servir de *bases réelles* et d'instruments visibles *à l'action sociale du Christ* dans son Eglise»[1]). Je le demande à tout homme de bon sens, cette dialectique n'est-elle pas symptomatique?

Que le lecteur veuille bien me permettre de citer encore un autre argument. Soloviev dit expressément (p. 154-155):

«Ceux de nos lecteurs orthodoxes qui, pour reconnaître le rôle *exceptionnel* de Pierre dans l'histoire du N. T., ne trouveraient *pas suffisante* l'autorité des Saints Pères, tels que Jean Chrysostome, ni même celle des théologiens russes tels que Mgr. Philarète, seront peut-être accessibles à une *preuve pour ainsi dire statique.* En considérant que, parmi les disciples immédiats de Jésus, aucun n'a autant de droits à une place marquée que St. Jean, l'apôtre bien-aimé, j'ai compté combien de fois les Evangiles et les Actes font mention de St. Jean et combien de fois, de Pierre. Il se trouve que le rapport est de 1 à 4 à peu près, St. Pierre est nommé 171 fois (114 dans les Evangiles et 57 dans les Actes), et St. Jean 46 fois seulement (38 fois dans les Evangiles, y compris les cas où il parle de lui-même d'une manière indirecte, et 8 fois dans les Actes).» — Après un tel fait, celui qui ne reconnaîtrait pas d'emblée la suprématie de Pierre sur Jean, et par conséquent sur l'Eglise universelle, serait évidemment dénué de toute logique!

N. B. Soloviev avoue qu'il est impossible d'expliquer «d'une manière scientifique» comment et dans quelles formes le pouvoir de Pierre a été transmis à l'évêque de Rome[2]). Mais il n'en soutient pas moins que «ce fait s'est produit de droit divin, tandis que les faits particuliers concernant la transmission du pouvoir souverain, l'élection papale, etc., tiennent au côté purement humain de l'Eglise et ne présentent qu'un intérêt tout à fait secondaire au point de vue religieux»[3]). Pourquoi? Soloviev se garde bien d'en donner la moindre raison. Les mystiques de sa trempe savent tout; ils affirment, et cela suffit! Il ajoute, non pour expliquer, mais pour étonner de plus en plus: «La Rome des papes devint pour la chrétienté universelle ce que la Rome des Césars était pour l'univers payen. L'évêque de Rome était *par cette qualité même* le souverain

---

[1]) P. 126-127. — [2]) P. 158-159. — [3]) P. 160-161.

pasteur et docteur de l'Eglise entière, et *personne n'avait à se préoccuper du mode de son élection* qui dépendait des circonstances et du milieu historique... Tout ce qui peut paraître anormal dans l'histoire de l'Eglise appartient aux *espèces humaines et non à la substance divine de la société religieuse.* S'il a pu arriver qu'on employât un vin falsifié et même empoisonné pour le sacrement de l'eucharistie, *ce sacrilège portait-il la plus légère atteinte au sacrement lui-même?*»[1]) — N'est-ce pas phénoménal?

Bien plus, Soloviev va jusqu'à dire: «En admettant même que St. Pierre ne soit jamais allé corporellement à Rome, on peut, au point de vue religieux, *affirmer une transmission spirituelle et mystique de son pouvoir souverain* à l'évêque de la ville éternelle.» Comment cela? Si St. Paul, dit Soloviev, n'a jamais vu J.-C. et si l'origine de son apostolat est un fait mystique et miraculeux, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'autorité du pape romain? Cette autorité peut bien tenir à un acte «mystique et transcendental.» «L'esprit puissant de St. Pierre, dirigé par la volonté toute-puissante de son Maître, pouvait bien, pour perpétuer le centre d'unité ecclésiastique, se fixer dans le centre de l'unité politique préformé par la Providence et faire de l'évêque de Rome l'héritier de sa primauté»[2]). — On le voit, nous nageons en pleine fantaisie.

Je laisse de côté la troisième partie de ce volume, où l'auteur expose ce qu'il appelle «le principe trinitaire et son application sociale». Il s'y surpasse en logomachie, et il pourrait lutter d'obscurité et de fantasmagorie avec les Kabbalistes les plus subtils[3]). Certes, l'imagination est une faculté précieuse;

---

[1]) P. 162. — [2]) P. 163.

[3]) Par exemple (p. 261-262): «*L'humanité* réunie à Dieu dans la Sainte Vierge, dans le Christ, dans l'Eglise, *est la réalisation de la Sagesse essentielle ou de la substance absolue de Dieu (!)*, sa forme créée, son *incarnation.* En vérité, c'est une seule et même forme substantielle (désignée par la Bible comme *semen mulieris, scilicet Sophiæ*) qui se produit en trois manifestations successives et permanentes, réellement distinctes, mais *essentiellement indivisibles,* en s'appelant *Marie* dans sa personnalité féminine, *Jésus* dans sa personnalité masculine, et gardant son propre nom pour son apparition totale et universelle dans l'*Eglise* accomplie de l'avenir, la Fiancée et l'Epouse du Verbe divin. Cette triple *réalisation de la Sagesse essentielle* dans l'humanité est une vérité religieuse *que la chrétienté orthodoxe professe dans sa doctrine* et manifeste dans son culte. Si, par la Sagesse substantielle de Dieu, il ne fallait entendre *que la personne de J.-C. exclusivement,* comment pourrait-on appliquer à la Sainte Vierge tous les textes des livres sapientiaux qui parlent de cette Sagesse? Or cette application, qui se faisait dès les temps les plus anciens (! ?) dans les

mais, quand, au lieu de remplir sa mission, elle cherche à remplacer la raison, quand elle devient la maîtresse du logis et même des Ecritures, quand elle prétend au droit d'interpréter les dogmes et même d'en faire, alors elle devient pernicieuse au premier chef.

Je le répète, cet ouvrage est surtout curieux comme spécimen de ce que le mysticisme peut produire lorsqu'il n'est pas soumis aux règles de la dialectique et de la critique. Ce n'est ni de la science, ni de la théologie, mais de la pure excentricité.

II.

D'autre part, si Soloviev est tombé dans l'erreur papiste, il a conservé aussi quelques restes de l'orthodoxie véritable; et il est bon de l'entendre quand il proclame cette orthodoxie. Ses aveux sont utiles et suggestifs.

Il rappelle, d'après la légende, que St. Cassien avec sa belle chlamyde n'est pas tout; qu'il y a encore St. Nicolas avec sa chlamyde salie et déchirée, mais salie et déchirée parce qu'il a rendu service à un pauvre paysan; qu'ainsi l'Eglise d'Orient n'est pas tout, et que l'Eglise d'Occident a aussi sa valeur, surtout si l'on considère que, d'après la légende, St. Nicolas occupe la première place dans le ciel après St. Pierre.

Il rappelle assez naïvement aussi les extases des solitaires du mont Athos, et «les disputes acharnées qui se sont produites dans l'Eglise grecque au XIVe siècle pour élucider la nature propre de la lumière thaborienne et ses rapports avec l'essence de la Divinité» (p. 5). Il trouve que cet «ascétisme exclusif» n'est pas assez, et il ajoute: «Il nous faut avant tout reconnaître l'insuffisance de notre idéal religieux traditionnel, et faire des efforts sincères pour réaliser une conception plus complète du christianisme... Il ne s'agit que de rendre à notre religion son caractère catholique ou universel, en nous

---

offices de l'Eglise latine ainsi que de l'Eglise grecque, a reçu de nos jours *une sanction doctrinale (!?)* dans la bulle de Pie IX sur l'immaculée-conception de la T. S. Vierge... Ainsi l'Eglise, la societé humaine *divinisée,* a au fond *la même substance que la personne incarnée du Christ,* son humanité individuelle... C'est *l'âme du monde* complètement convertie, purifiée et *identifiée avec la Sagesse elle-même,* comme la matière s'identifie avec la forme *dans un seul être concret et vivant.* Et la réalisation parfaite de cette *substance divino-matérielle,* de ce *semen mulieris,* c'est l'humanité glorifiée et ressuscitée, le Temple, le Corps et l'Epouse *de Dieu.*» Comprenne qui pourra!

reconnaissant solidaires de la partie active du monde chrétien, de l'Occident... Il faut seulement reconnaître sans réserve cette vérité toute simple: à savoir, que nous, l'Orient, ne sommes qu'une partie de l'Eglise universelle, et une partie qui n'a pas son centre en elle-même, et qu'il nous faut, par conséquent, rattacher nos forces particulières et périphériques au grand centre universel... Tout notre devoir à nous, c'est seulement de nous reconnaître pour ce que nous sommes en réalité, une partie organique du grand corps chrétien et d'affirmer notre solidarité spirituelle avec nos frères de l'Occident. Cet acte moral, cet acte de justice et de charité, serait par lui-même un progrès immense pour nous et la condition indispensable de tout progrès ultérieur[1])».

Soloviev reproche à ses compatriotes leur orgueilleux mépris de l'Occident, lorsqu'ils disent de lui: «*Vixit. In Oriente lux.* L'Eglise orientale a accompli sa grande tâche historique en christianisant le peuple russe, ce peuple qui s'est identifié avec le christianisme et auquel appartient tout l'avenir de l'humanité[2])». Un tel orgueil n'a rien de chrétien ni de fécond. «On ne fait pas grand'chose quand on ignore ce qu'on doit faire», réplique Soloviev. Il ajoute: «Les grandes œuvres ne peuvent pas être accomplies par de petits moyens. Il ne s'agit pas d'un compromis confessionnel entre deux hiérarchies, ni d'un traité diplomatique entre deux gouvernements: c'est un lien moral et intellectuel qu'il faut avant tout établir entre la conscience religieuse de la Russie *et la vérité de l'Eglise universelle*»[3]).

Soloviev insiste avec raison. «Il est clair, dit-il, que la véritable orthodoxie n'a en soi *rien de particulariste* et ne peut en aucune façon constituer un attribut national ou local, *nous séparant quand même des peuples occidentaux:* car *la plus grande partie de ces peuples* (la partie catholique) *a absolument le même fond religieux que nous.* Tout ce qui est saint et sacré pour nous *l'est aussi pour eux*... Si la piété est vraiment le caractère distinctif de notre esprit national,

[1]) P. 7. Soloviev a le tort d'entendre, dans ces passages, que le centre universel est la papauté romaine; et par solidarité spirituelle avec l'Occident, il comprend la reconnaissance de la suprématie et de l'infaillibilité romaines. Il se trompe du tout au tout. Mais ce qu'il affirme de l'Orient comme simple «partie organique du grand corps chrétien», n'en est pas moins vrai.

[2]) P. 8 et 9. [3]) P. LIX.

le fait que les principaux emblèmes de cette piété nous sont *communs avec les Occidentaux* nous oblige à reconnaître *notre solidarité avec eux* dans ce que nous considérons comme le plus essentiel. Quant au contraste profond que présente la piété contemplative de l'Orient avec la religion active des Occidentaux, ce contraste subjectif et purement humain n'a rien à voir avec les objets divins de notre foi et de notre culte, et, *loin d'être un juste motif de séparation, il devrait plutôt porter les deux grandes parties du monde chrétien à une réunion plus intime pour se compléter mutuellement*» [1]).

Soloviev reconnaît que, dans l'état actuel de la séparation des Eglises, l'Eglise orientale n'a jamais pu et ne peut pas, seule, rassembler un concile œcuménique, bien que, selon ses théologiens, le concile œcuménique soit le seul tribunal compétent pour juger ses différends avec la papauté [2]). Puis, parlant des théologiens orthodoxes qu'il combat, il s'écrie: «Oseraient-ils s'exposer à la risée du monde entier en déclarant le Synode de Saint-Pétersbourg ou le patriarcat de Constantinople le vrai représentant de l'Eglise universelle? Mais comment parler de recourir tardivement aux conciles œcuméniques, quand on est forcé d'avouer qu'ils ne sont plus possibles? [3])»

Soloviev s'autorise, sur ce point, des déclarations de l'ancien métropolitain de Moscou, Philarète, déclarations qu'il résume ainsi: «La vraie Eglise chrétienne embrasse toutes les Eglises particulières qui confessent J.-C. venu en chair. La doctrine de toutes ces sociétés religieuses est au fond la même vérité divine; mais elle peut être mêlée à des opinions et à des erreurs humaines. De là, il y a dans l'*enseignement* de ces Eglises particulières une différence de plus ou de moins de pureté. La doctrine de l'Eglise orientale est plus pure que les autres et même on peut la reconnaître comme tout à fait pure, puisqu'elle n'associe aucune opinion humaine à la vérité divine [4]). Mais, comme, du reste, chaque communion religieuse

[1]) P. 16 et 17. [2]) P. 17. [3]) P. 21.

[4]) Cette assertion ne saurait s'étendre à l'école théologique — qui se croit pourtant très orthodoxe et qui en cela précisément ne l'est pas — qui associe à la vérité divine eucharistique l'opinion humaine de la transsubstantiation; à la vérité divine de la procession du St. Esprit *ex Patre* l'opinion humaine de l'«ex Patre *solo*»; à la vérité divine de «la société des disciples du Christ, dépositaire des enseignements du Christ» l'opinion humaine de l'identification de cette société *universelle* avec la seule Eglise *orientale*, etc.

a absolument la même prétention à une pureté parfaite de foi et de doctrine, il ne nous convient pas de juger les autres, mais il faut abandonner le jugement définitif à l'Esprit de Dieu qui gouverne les Eglises.» Et Soloviev ajoute: «Tel est le sentiment de Mgr. Philarète, et la meilleure partie du clergé russe pense comme lui»[1]).

Soloviev dit encore: «Cette *pseudo-orthodoxie de notre école théologique,* qui n'a rien de commun avec la foi de l'Eglise universelle ni avec la piété du peuple russe, ne contient aucun élément positif; *ce ne sont que des négations arbitraires produites et nourries par une polémique de partis-pris*[2])... Le fond vraiment religieux qui nous est commun avec les Occidentaux ne paraît avoir *pour vous*[3]) qu'un intérêt médiocre; *ce sont surtout les différences qui vous tiennent à cœur*»[4]). Une autre observation non moins juste et non moins piquante contre l'école en question, est celle-ci: «Selon ces soi-disant orthodoxes, le vrai moyen d'arriver au port[5]), c'est de s'imaginer qu'on y est déjà. C'est *par là qu'ils se croient* au-dessus des communions occidentales, qui, à vrai dire, n'ont jamais soupçonné que la grande question religieuse puisse se résoudre si facilement.» — Excellent.

«Nos *nouveaux orthodoxes*, dit-il encore, après avoir confondu dans leurs réflexions *nébuleuses* le côté divin et le côté terrestre de l'Eglise, ne trouvent aucune difficulté à identifier cet idéal *confus* avec l'Eglise orientale actuelle, l'Eglise gréco-russe telle que nous la voyons... Ils la proclament *la seule et unique Eglise de Dieu, la véritable Eglise universelle,* et ne regardent les autres communions que comme des *associations antichrétiennes.* Ainsi, tout en acceptant en principe l'idée de l'Eglise universelle, les slavophiles la renient en fait et réduisent l'universalité chrétienne *à une Eglise particulière qui d'ailleurs est fort loin de répondre à l'idéal qu'ils professent eux-mêmes.* La véritable Eglise selon leur pensée, c'est, nous le savons, la synthèse organique de la liberté et de l'unité dans la charité, et c'est dans l'Eglise gréco-russe qu'il nous

---

[1]) P. 31. — [2]) P. 18.

[3]) C'est évidemment à cette école théologique «pseudo-orthodoxe» qu'il s'adresse.

[4]) P. 19.

[5]) «L'union parfaitement libre et intérieure des hommes avec la Divinité et entre eux, c'est le but suprême, *le port* vers lequel nous naviguons.» P. 36.

faut chercher cette synthèse! Tâchons de garder notre sérieux et voyons ce qui en est.» [1])

Dans les chapitres qui suivent, Soloviev fait une description de cette Eglise en citant beaucoup de textes tirés des œuvres de J.-S. Aksakov. Ces textes sont tellement défavorables à cette Eglise [2]) que nous nous refusons, jusqu'à preuve péremptoire, à les croire exacts, et que nous pensons que le célèbre publiciste a fait peser sur toute l'Eglise ce qui n'était vrai que de l'école théologique en question. Nous devons dire en conscience que les orthodoxes que nous avons connus depuis 1870 et que nous connaissons encore, sont parfaitement innocents des accusations en question; que jusqu'à ces dernières années, où notre Eglise a été attaquée par MM. Rhossis, Maltzew, Gousseff, etc., nous étions loin de nous douter de l'existence d'une école aussi peu au courant de la théologie scientifique de l'Occident; que, si cette école devait l'emporter dans la direction des affaires religieuses de l'Eglise orientale, il ne saurait, bien entendu, être question, de notre part, d'une union quelconque avec elle. En ce dernier cas, nous nous prendrions d'une immense pitié pour cette Eglise, que nous ne cesserons de vénérer; et loin de l'abandonner aux forces papistes qui ont été si néfastes à l'Occident, nous redoublerions d'efforts et d'énergie, pour lui rendre tous les services fraternels qui seraient en notre pouvoir. Pour un temps, long peut-être, nous ne pourrions plus compter sur elle, mais elle, nous lui en donnons l'assurance, elle pourrait toujours compter sur nous.

Nous connaissons les marais romains dans lesquels cette fraction s'aventure, et nous savons que, si les plus forts peuvent succomber à la fièvre paludéenne, les plus faibles en apparence peuvent y échapper. Qu'elle reçoive nos meilleurs vœux, et puisse-t-elle écouter les renseignements des guides qui connaissent le pays! N'est-ce pas le premier service que nous puissions lui rendre? E. Michaud.

Post-Scriptum. Cette étude était écrite, lorsque j'ai pris connaissance des articles de M. Marian Zdziechowski, parus dans «Demain» [3]). Quoique ces articles soient des dithyrambes

---

[1]) P. 39. [2]) Par exemple, p. 54-58.

[3]) Nos du 22 décembre 1905 et du 30 mars 1906: *Le mouvement religieux en Russie.*

en l'honneur de Soloviev, j'ai le regret d'en avoir été très mal impressionné et de ne pouvoir modifier en rien mon appréciation. Au contraire, il y aurait plutôt lieu de l'aggraver. L'honorable professeur de Cracovie a voulu exalter son ami, et il n'a fait que le compromettre, en lui brûlant un encens immérité, quand il eût fallu simplement exposer la vérité.

D'une part, en effet, voici les éloges décernés à Soloviev. «C'est le penseur le plus profond de la Russie... l'incarnation la plus lumineuse du génie philosophique russe ... son œuvre fut providentielle... il fut doué d'un regard prophétique... il fut le grand philosophe .... intelligence prodigieuse... esprit passionnément synthétique... s'efforçant de créer une synthèse de l'univers... type parfait du philosophe mystique... recherchant l'absolu... ayant une connaissance intuitive et immédiate de Dieu... Ce maître de l'ascétisme... dans la fougue de son ardeur militante... était emporté par un amour ailé dans l'infini des rêves qui visitèrent jadis l'âme de Dante... C'était un homme à extases... homme extraordinaire, doué du don de double vue... enseignant les anticipations d'un avenir idéal... Prophète... son état d'âme n'appartenait pas à la condition actuelle de l'humanité... Ce génie ailé de la Russie... avait une théorie historiographique... des théories ailées... vers un lointain avenir... contre les théories rampantes» (celles de ses adversaires). Il fit à Pétersbourg une conférence sur l'Antéchrist «et la fin prochaine de l'histoire universelle»; ce fut un «chef-d'œuvre et sa dernière parole».

En somme, ce pathos, que l'auteur a pris pour du lyrisme, représente Soloviev comme un visionnaire. Sa «face de Christ» et ses «yeux perdus dans la contemplation de quelque vision mystérieuse», lui tenaient sans doute lieu d'argument. Or le fond de sa pensée se résumait en ceci: que «l'unité de la foi doit résider dans l'autorité légale d'un seul chef», et «ce pouvoir central appartient à l'héritier de St. Pierre», et l'héritier de St. Pierre c'est le pape. Telle fut la vision géniale que l'on veut nous faire admirer.

Ce n'est pas tout. Le thuriféraire de Soloviev veut encore nous faire croire que, d'après le «Recueil des lois de la Russie», le tsar devient «le pasteur suprême, l'archiprêtre, la tête visible de l'Eglise, le remplaçant du Christ lui-même». En vérité, pour qui nous prend-on? En outre, à en croire M. Z., «les classes

instruites de la Russie professèrent, de tout temps, pour l'Eglise, un *mépris profond,* qui ne tarda pas à se changer en *négation pure:* l'athéisme peut être envisagé comme *un des traits caractéristiques de la société russe*». Et encore: «Le peuple russe tout en étant le plus athée, est aussi le plus mystique du monde.» Plus loin, ce même peuple russe est appelé «peuple théocratique».

Donc absence de philosophie, méconnaissance de l'histoire, assertions sans preuves, théories erronées aboutissant au papisme comme à la grande panacée. «Soloviev comprit que *le seul moyen* de faire renaître la religion en Russie était de délivrer l'Eglise de la servitude dans laquelle l'Etat la tenait et de retourner à l'unité chrétienne *en reconnaissant la suprématie du pape.*» La suprématie du pape! Nous y voilà: *sub cauda venenum.* Nous savons maintenant pourquoi Soloviev était un penseur, un prophète, et pourquoi certaines gens lui brûlent tant d'encens. E. M.